

Anne Lopez

Et le psychanalyste dans le cartel ? *

Bien sûr j'ai maintenu ce titre, même si je pensais dans un premier temps qu'il n'y avait pas « le psychanalyste » dans le cartel. Mais je me suis dit que cette réponse rapide n'éclairait en rien ce qui se vérifie, mais pas à tout coup, d'une certaine transmission analytique possible permettant de produire pour chacun des membres du cartel un dépôt de savoir qui sera lâché puis repris différemment, ailleurs, ultérieurement.

Interroger donc comment circule et peut se faire une certaine extraction ou non de petits bouts de savoir dans un cartel, sera une de mes questions à laquelle je tenterai de répondre dans ce lien social particulier qu'est un cartel.

Dans une communauté analytique, nous avons des partenaires que nous choisissons pour un temps, pour un travail. Chacun a sa singularité propre dans la mise au travail. L'important là n'est pas tellement le transfert à quelqu'un supposé savoir, bien que cela reste important dans une École parce qu'il y a des analysants et des analystes, mais c'est surtout la manière dont on pourra en faire usage pour faire perdurer notre désir de savoir, chose bien délicate, à maintenir coûte que coûte pour pouvoir fonctionner en position d'analyste sans l'endormissement de la routine.

Il existe des liens, des appartenances qui marquent d'un sceau singulier le lien social. Pour en parler brièvement, il y a les liens familiaux au sens large, les liens institutionnels et le lien analytique.

Les liens dits familiaux, parentaux sont « traités » par la psychanalyse dans l'expérience analytique de chacun, avec pour effet de rendre le sujet responsable de sa jouissance et de sa position subjective éthique, lorsqu'il a pu mener jusqu'au bout ce qui faisait sa méconnaissance fantasmatique de la cause de sa division qu'il attribuait à quelque mauvaise volonté de jouissance de l'Autre. Mais ce qui reste après une analyse est la part symptomatique qui sup-

* Intervention à Albi le 22-10-05

plée dans la vie avec le partenaire sexuel au non rapport sexuel ; cela reste de l'ordre du boiteux, marqué par le réel comme indication de ce qui revient toujours à la même place. Ce reste s'inscrit dans la manière symptomatique de chacun d'établir un lien à l'autre ; c'est de l'ordre de l'incurable et cela fait le mode particulier de l'abord du lien social de chacun.

C'est sans doute avec ces restes incompressibles que nous travaillons ensemble ; sources parfois de crises et de ruptures dans nos Écoles quand quelque chose du réel est obturé derrière l'imaginaire et le symbolique. La fragilité de nos liens s'explique sans doute parce que nous ne pouvons pas être analyste seul dans notre coin sans risque de délirer à deux et qu'il nous est nécessaire d'interroger sans cesse nos pratiques pour nous maintenir dans cette difficile position d'analyste. En somme nous avons l'obligation d'en passer par un « pas tout seul », qui reprend finalement dans le champ social la position conflictuelle nécessaire à l'existence de la psychanalyse ; le psychique est conflit fondamental qui ne se résorbe pas tout, ne fait pas unité. Et puis il faut dire aussi que ce dont nous traitons, l'inconscient, reste une matérialité de jouissance qui touche à cette part *extime*, l'objet *a* en rapport d'exclusion au sujet. L'objet *a*, ce n'est pas tout à fait ces quatre objets dont Lacan fait la liste et qu'il évoque dans la conférence « La Troisième » comme éclats du corps identifiés, c'est ce qui reste d'opacité de jouissance quand l'imaginaire du fantasme est lâché.

Lacan reprenant Freud parle de la béance de la cause au cœur de la division du sujet de l'inconscient comme quelque chose de non réalisé, de non né. Je cite Lacan : « Que le refoulement y déverse quelque chose n'est pas étonnant. C'est le rapport aux limbes de la faiseuse d'anges [...]. Ce n'est jamais sans danger qu'on fait remuer quelque chose dans cette zone de larves et peut-être est-il de la position de l'analyste s'il y est vraiment de devoir être assiégé – je veux dire *réellement* – par ceux chez qui il a évoqué ce monde des larves sans avoir pu toujours les mener jusqu'au jour¹ ». Cette remarque de Lacan est assez surprenante, comme s'il s'indiquait là la position de rebut de l'analyste assiégé par un retour du réel chez celui qu'il n'a pu conduire au bout d'un certain franchissement réel du savoir de l'inconscient. Je ne sais pas si Lacan parlait là de son expérience personnelle, mais cela souligne le jamais joué d'avance d'une psychanalyse et les échecs éventuels qui taraudent ou devraient tarauder les analystes.

Donc deux points me semblent à souligner dans nos difficultés à nous entretenir ensemble de psychanalyse : notre pas tout seul *extime* et *intime*

1 · Lacan J., *Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p.25-26.

comme exigence éthique ; et l'objet qui nous occupe, la psychanalyse et l'inconscient qui nous oblige à des tours, détours, retours pour saisir un peu ce qui tente de s'y dérober.

À cela, aucune forme institutionnelle ne peut parer. L'institution organise places et fonctions permutantes avec l'espérance que chacun ne se prenne pas en glu dans la place, auquel cas il rate la fonction par le fait d'en jouir.

Bien sûr Lacan avait cogité tout cela en apportant à partir de la lecture de *Massenpsychologie* de Freud des remarques critiques sur la manière d'organiser une école autre que celle structurée comme L'IPA. Il fait appel à la permutation comme le grand remue-ménage pour que chacun tente de ne pas s'y croire, ne se laisse pas reprendre par la fixité répétitive. Et l'invention des cartels est un de ces moyens, à la fois ouvert à tous et inscrit symboliquement dans un lien à l'École pour un temps ; permutation à opérer, inscrite au début. C'est donc un moyen pour éviter la colle.

Le fait de l'inscription du cartel dans un ensemble me semble important. Certains cartels ont parfois du mal à le faire, ou pensent n'être pas dans l'obligation d'inscrire le cartel dans une suite symbolique qui n'est qu'une liste de ces petites associations éphémères de travailleurs. A quoi cela sert-il ?

Je pense qu'il y a deux types de réponse qui dépendent du moment ou non de la rencontre effective dans l'analyse de ce point radical du manque d'un signifiant dans l'Autre, du manque dans lequel il n'y a pas de garantie, exceptée celle que l'on fait vivre ensemble, à plusieurs.

Quand on est encore dans le transfert à son analyste, on fait cartel parfois presque sans y penser ou on ne le fait pas du tout. Il y a souvent de multiples interactions entre les butées rencontrées dans l'analyse et la question mise au travail dans un cartel. Je me souviens d'une analysante qui, devant le trou où lui apparaissait un certain vide dans la manière de se positionner comme analyste – bien avant une fin d'analyse – travaillait en cartel le séminaire de Lacan « L'identification », comme si, à la fois, il avait été plus simple et rassurant d'y trouver un quelconque moyen de s'identifier encore, encore un peu, alors que dans le même temps son travail accentuait les chutes identificatoires. Ce travail en cartel auquel on aspire ou non dans le cours d'une analyse me semble dépendre beaucoup pour les analysants de chaque analyste, de la manière dont lui-même s'inscrit ou non dans l'École, c'est-à-dire comment il fait vivre à plusieurs son rapport à la cause analytique. Et si l'on pense que l'on a quelque idée de son symptôme et de la consistance trouée de l'Autre, il me semble que cette inscription symbolique est la manière de ne pas s'en laver les

mains, c'est-à-dire la manière symptomatique de créer, de faire vivre la cause analytique au point où elle n'est pas assurée et assurable par un Autre, l'assurance étant toujours de l'ordre du fantasme.

D'ailleurs on pourrait amplifier ces points pour les retrouver au travail dans l'invention de la procédure de la passe avec les conséquences subjectives dans chaque cure de ce qui reste d'invariants, d'incurables et dans ce qui a changé au point de permettre un lien social qu'on pourrait dire moins étroit, moins fixé par les inhibitions, symptômes et angoisse. Saisir plus facilement l'imprévu dans la contingence des rencontres est aussi une des conséquences de l'analyse.

La colle et le plus un

L'enjeu du cartel ainsi posé, inscrit temporairement que la mise de chacun est celle de sa question ; question qui peut d'ailleurs varier pendant le travail même du cartel. Mais c'est une mise bien particulière qui équivaut à la mise du désir de chaque un, de telle sorte que s'il vient à en manquer un, l'ensemble se défait. C'est vraiment vouloir ce que l'on désire, vouloir le faire exister.

Je rappelle ce propos de Lacan lors de journées des cartels en Avril 1975 : « Il s'agit que chacun s'imagine être responsable du groupe, avoir comme tel, comme lui à en répondre. Il ne s'imagine pas à tort, en plus, puisqu'en fait, ce qui fait nœud borroméen est soumis à cette condition que chacun soit effectivement, et pas simplement imaginativement, ce qui tient tout le groupe. Alors ce qu'il s'agit de montrer, c'est non pas jusqu'à quel point c'est vrai mais jusqu'à quel point c'est réel ». Il y a donc : que chacun soit effectivement ce qui tient tout le groupe et que chacun puisse répondre du groupe. C'est beaucoup plus qu'une simple présence. C'est tenir une position de désir où on œuvre à partir de ses points d'ignorance, de ce qu'on ne sait pas et qu'on met à l'épreuve de ce que les autres en entendent. Le savoir de l'inconscient déposé dans la cure, donc déjà là, se borde d'un non su, d'une articulation manquante. Il y a un travail que j'appelle d'éclipse : on tient un fil ou on croit le tenir, mais il y a en même temps une zone d'ombre qui nous fait avancer parce que quelque chose s'obscurcit là où on avance. Et parfois nous voilà reparti plus en avant de notre question sur des points que l'on avait crus plus sûrement su. Dans ce travail chacun y met son grain, son os, sa difficulté, quelque soit le moment où il en est de son questionnement, de son analyse.

Lacan parlait, au moment de la dissolution de son École, des cartels comme moyen de réfléchir et séparer ce qui collait un peu trop de l'expérience passée. Mais nous pouvons penser que cela reste un moyen encore actuel de ne pas faire consister ce qui fait notre embarras, la production d'un discours figé dans des *leitmotiv*, comme effets de suggestion qui étouffent le désir. L'utilisation de formules toutes faites cache et masque le manque de savoir, cache le sujet barré. C'est le sujet en tant que barré qui dans un cartel se met au travail, l'important étant que cela ne soit pas recouvert ou obturé par le savoir des autres. Il me semble que le cartel est le moyen pour chacun de réinventer à sa façon la psychanalyse, ce qui n'empêche pas la rigueur et la logique. S'il y a transmission, elle n'est pas directe, elle reste traduction d'une transmission.

La position du plus-un n'est pas de donner réponse à tout, le tout de la psychanalyse n'existant pas, pas plus qu'un psychanalyste qui se penserait l'être. Il est plutôt là dans le pas-tout, indiquant des pistes, des textes, des références sans boucher la question, la division de chacun au travail. Le plus-un incite à la présence du sujet barré et est lui-même dans un travail d'analysant. Il a à se faire le semblant de garantie du bon fonctionnement : faire que le cartel ne s'éparpille pas, veiller au rythme c'est-à-dire au temps, au nombre et traiter si cela apparaît le pourquoi de l'ennui ou de l'absence. Quand le cartel fonctionne vraiment, le plus-un est une fonction qui peut changer, me semble-t-il, c'est-à-dire qu'elle peut passer de l'un à l'autre dès que quelqu'un reprend en compte l'effet de sa propre division.

Si le plus-un peut maintenir d'une certaine façon un « ça ne colle pas », on peut penser qu'il s'oriente à partir du réel, de ce qui se met en travers, de quelque chose qui ex-siste au s'écrire et qui reste ce qui se dépose – après écriture – hors sens. C'est peut-être seulement en cela qu'on le choisit, comme le pensant un peu averti sur la cause et la butée du réel. L'inadéquation de toute pensée à l'objet et l'inadéquation de la pensée au réel permettent le travail à condition de savoir un peu le bord du trou, de le border sans le recouvrir pour que la pensée ne soit pas un pansement, avec un a (parce qu'il y a le *a*).

Notre cartel a pris comme thème de travail les fins d'analyse sous des formulations propres à chacun : le nom, la lettre, la jouissance du symptôme, le féminin, le réel, la position de l'analyste et le savoir dans tout cela. Dit ainsi, on voit que c'est vraiment un thème des plus larges, hétéroclite mais posant la question des fins, sous divers abords.

Je vais rendre compte de ce en quoi le cartel m'a permis de cerner mieux ma question et ses entours, sans que je me sente particulièrement au point avec ma question. Disons que c'est un premier tour. J'avais choisi comme question le féminin et la position de l'analyste. Ce qui est amusant finalement, c'est de se poser la question du féminin alors qu'à la fin d'une analyse il me semble qu'on fait avec le fait que rien ne s'écrit entre un homme et une femme d'un rapport sexuel où chacun pourrait s'assurer d'un être sexué, et qu'on vit justement en n'ayant plus cette obnubilation qui est quand même la question hystérique par excellence.

Mais cette question n'est quand même pas éliminable de notre clinique quotidienne et justement le psychanalyste, qu'il soit dit homme ou femme, n'a-t-il pas à faire avec un semblant proche du pas-tout féminisant ?

Le début de mon travail se corrélait au souvenir de difficultés en tant que jeune analyste lorsque la demande émanait d'hommes. Ce n'est qu'après l'ouverture d'une fin d'analyse que cela s'est avéré possible. Ça n'était évidemment pas sans raison, cette nouvelle possibilité : une fin d'analyse ça boucle et ça ouvre. En somme quelque chose de l'angoisse du désir de l'Autre perdurait. Je rattache cela à la mise au point qui ne se fait pas une fois pour toutes de la position de l'analyste qui peut à la fois être naturelle et ne pas céder au jeu phallique des séductions habituelles de la vie.

En effet en termes freudiens, on pourrait dire que c'est lâcher cette position particulière où le sujet se maintient au point du manque de la mère, pour occuper ce manque et leurrer le désir en tentant de rester l'appelland(e) à être le phallus. En termes lacaniens ce serait ce dont Lacan parle dans la mise à plat du phallus, phallus élevé au rang de signifiant qui fait qu'on ne peut l'être mais simplement l'avoir ou non. C'est un premier pas – dans le sens de ne pas l'être – qui n'empêche pas d'être appelée pour une femme hors de sa fonction d'analyste par le partenaire sexuel à cette place-là, pour ce qu'il en est du cru de la sexualité au lit. Mais c'est ce qui s'interdit justement dans une cure. Ce vide, le pas de sexualité entre analyste et analysant est à la place même d'un interdit qui va permettre que s'écrive justement le fantasme, qui lie en exclusion le sujet à l'objet pour aboutir après cela, si la construction peut être lâchée, à la rencontre comme butée de ce pas de rapport sexuel sans écriture dans l'inconscient. C'est en cela l'efficacité d'une psychanalyse, cette sorte de contrat de pure parole qui crée un lien inexistant ailleurs, d'autant plus épuré qu'il n'est pas gratuit, qu'il fait dépense de jouissance et qu'il intègre l'analyste au fantasme radical que construit l'analysant.

J'ai été frappée en relisant la Conférence de Freud sur la sexualité féminine de 1931 de l'hommage fait à certaines analystes femmes, Jeanne Lampl-de Groot, Hélène Deutsch sur l'apport qu'elles ont donné à la psychanalyse dans cette tentative de lente reconstruction du premier lien de la fille à la mère « si difficile à saisir analytiquement » dit Freud, « blanchi par les ans, semblable à une ombre à peine capable de revivre, comme s'il avait été soumis à un refoulement particulièrement inexorable ». Et Freud ajoute que très certainement [ces femmes analystes] « ont pu percevoir plus clairement les choses parce que le transfert sur leurs personnes leur permettait plus facilement d'être en place d'un substitut de mère plus approprié ²».

Dans le transfert avec les femmes que Freud analysait, il se pensait « rester le garant de ce lien au père, dans lequel elles s'étaient réfugiées pour sortir de la phase préœdipienne en question ³». Ainsi Freud, très curieusement, souligne les limites du transfert par rapport au dit sexe de l'analyste. Il faut bien dire et constater que pour certains cette apparence de l'analyste à première vue d'homme ou de femme est mis au premier plan puisqu'il arrive que l'analysant choisisse de façon exclusive un homme plutôt qu'une femme ou inversement sans d'ailleurs qu'on puisse en augurer quoi que ce soit dans un premier temps ; on ne sait pas si c'est un évitement ou non de ce que Lacan appelle le parent traumatique dans le séminaire « Le savoir du psychanalyste ». Mais je pense qu'un peu plus loin dans l'avancée de la cure on peut le saisir, en être averti.

Il y a donc un certain rempart, pourrait-on dire, de l'apparence sexuée comme image du corps faisant d'abord écran, enveloppe de l'objet *a*. Mais il est à noter que Freud ne parle pas d'homme ou de femme dans le transfert mais de père ou mère. Ainsi pas moyen de voir autre chose dans l'analyste tout d'abord, que les figures des père ou mère (« substitut de mère appropriée »). Lacan a reparlé de cela en disant que l'homme ne percevait une femme que *quoad matrem*. Il me semble que justement dans certaines analyses le difficile peut aussi, pour l'analyste dite femme – par certaines analysantes hystériques particulièrement – se posant la question de l'éventuelle essence féminine, d'être mise en place de l'inaccessible parce qu'inexistante La femme. Je pense à Dora et à son ravissement devant la blancheur de la peau de Mme K., à son extase devant la Madone qui indiquent des places particulièrement idéalisées qui justement font fi du *quoad matrem* (la Madone, c'est l'immaculée concep-

2 · Freud S., « Sur la sexualité féminine » (1931), *La Vie Sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969, p.140-141.

3 · Ibid., p.140.

tion). Et à mon avis cela expliquerait peut-être certaines difficultés de fins d'analyse, de séparations dans certaines conjonctures comme repoussant la question plus loin, tant que justement cette « prothèse » de La femme dont on se sert – ça n'est pas parce qu'elle « inexiste » qu'on ne s'en sert pas – n'a pas encore chuté. Que l'analyste alors puisse se laisser aller à être pris ou plutôt prise en défaut, à être un(e) comme tout le monde, un(e) ordinaire ne peut qu'aider à la chute de cette place idéalisée. Bien sûr, pas à n'importe quel moment de l'analyse, dans un certain calcul.

Dans la clinique, j'ai rencontré une patiente qui avait un long parcours analytique avec différents analystes qu'on pourrait dire avec humour de haute volée. Je pense qu'en fait l'idéalisation de l'analyste et de son savoir était telle qu'elle n'avait jamais pu y mettre sa mise personnelle, attendant que le savoir lui vienne d'en haut, c'est-à-dire que rien n'avait permis véritablement une ouverture à la demande d'analyse obturant le possible de la position analysante. Le sujet supposé savoir ne lui avait jamais été remis en main propre dans ce renversement qui ne s'éclaire qu'à la fin d'une analyse, mais il restait en place d'un Dieu le père ou d'un La femme inviolable ; ou, pour le dire autrement, elle ne s'adressait pas à un sujet supposé savoir mais à un sujet pas supposé du tout, au gros savoir pour noter la possible phallicisation du savoir. Peut-être là, analyste et analysant sont-ils responsables, l'analysante de ne pas vouloir savoir et l'analyste de ne pas avoir pu faire jouer un semblant d'une certaine ignorance. Bien sûr il s'agissait d'une analysante pour lesquels les liens à la mère avaient manqué de cette subsistance dont parle Lacan à propos des femmes et de leurs mères – elles semblent en attendre plus de subsistance ⁴ (que de leur père). Expression qui, me semble-t-il, est à entendre comme ce qui assure l'existence matérielle c'est-à-dire, pour le dire vite, pour le parlêtre quelque chose d'un désir pas anonyme où se mêlent la chair et le verbe comme marque des pulsions : morsure du symbolique sur le corps de jouissance et refente par la demande qui fait entrer dans le désir.

Il y a donc des nécessités à repérer ce « La Femme » dans la parole de nos analysantes en sachant que la dialectique oedipienne dans la névrose infantile de chacun a plus ou moins bien opéré, jamais bien puisqu'il y a du reste. Mais il y a des points incontournables de bricolage fantasmatique infantile pour construire, à l'aide de l'appui du père, un abord moins traumatique de la castration maternelle et du trauma sexuel qui restent, pour le masculin comme pour le féminin, l'horreur d'un point d'impensable. Freud l'avait bien noté

4 · Lacan J., « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Seuil, Paris, 2001, p.465. Le mot exact est en fait « substance » mais je persiste à écrire subsistance...à vérifier et à discuter.

dans son texte sur le clivage du sujet : ou déni ou fétichisme, mais toujours une division du sujet de l'inconscient devant ce trou réel d'où sort la vie. Le père modélisant la fonction comme père particulier permet à la fille par l'amour, mais aussi parfois par la haine, de barrer la mère et de créer cet au-delà où se posera la question du féminin. En somme, il n'y a pas d'autre possibilité dans la névrose infantile pour une fille que de s'appuyer du père. Si la fille porte alors sa demande vers le père pour en attendre le phallus (sous forme d'un enfant à venir par exemple), c'est une demande qui porte sur un impossible de l'ordre de la privation comme préservant pour plus tard la béance, mais recouverte chez l'hystérique de sa jouissance du manque. La privation est cette opération symbolique par laquelle existe dans le langage un manque, un manque qui fore un trou dans le réel et non dans le sujet – et pourtant le réel ne manque de rien. C'est sans doute pour cela que Lacan laisse aux femmes un certain écart par rapport au phallique dans sa jolie expression où il ne leur fait pas « obligation d'auner au chaussoir de la castration ⁵ ». Une femme n'a pas le support d'un signifiant qui l'arrimerait à un être femme, S de grand A barré nous dit Lacan ; elle ne peut que s'arrimer au phallus, si elle le désire. Cette écriture de Lacan avait déjà ces antécédents dans « Propos directifs à un congrès sur la sexualité féminine » lorsqu'il pose la question de savoir si « la médiation phallique draine tout ce qui peut se manifester de pulsionnel chez la femme ⁶ », comme si déjà, et c'est écrit par Freud également, quelque chose du féminin débordait le phallique comme jouissance pulsionnelle – folle, énigmatique lorsqu'il s'agit des mystiques, mais hors savoir et symbolique lorsqu'il s'agit d'un sujet féminin pas mystique.

Quelque chose donc de l'absence – entre centre et absence – a des effets sur la jouissance féminine. On pourrait dire cela d'une autre façon ; le réel d'une femme « ymanquerien » si ce n'est le symbolique qui fait exister ce qui inexiste et entraîne des conséquences de jouissance, jouissance supplémentaire, la redivisant, la faisant Autre pour elle-même. Dans la clinique, nous avons beaucoup de patientes pour lesquelles le réel de cette jouissance est le lieu d'un évitement majeur, puisque cette jouissance ne se produit qu'hors maîtrise, hors discours, et suppose un point d'évanouissement du sujet. Dans le séminaire *Encore* Lacan insiste sur le fait que « d'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'Autre, la femme est ce qui a rapport à cet Autre... en tant

5 · Ibid. p.465.

6 · Lacan J., *Écrits*, Seuil, Paris 1966

que, comme Autre, elle ne peut rester que toujours Autre ». Un signifiant manque donnant accès à cet autrui, en exclusion, comme effet du langage dont l'inconscient ne peut rien en écrire.

Sans aller au-delà, il me semble que la fonction de l'analyste a quelque chose à voir avec ce pas-tout, dans la manière même de se positionner par rapport à ce point qui restera insu du savoir de l'inconscient, et lui permet d'une certaine façon d'occuper dans le semblant ce qui reste résidu causal de la division du sujet, mais en étant averti me semble-t-il de ce point d'impossible à signifier S de grand A barré où va s'inscrire la trace du réel, le symptôme après analyse comme suppléance au non rapport sexuel. L'analyste pour se positionner correctement a bien sûr à offrir un vide de jouissance qui sert de recel à la cause du psychanalysant.

J'ai tenté de faire un premier tour de ce travail en cours. Ce qui est formidable dans un cartel, c'est qu'on trouve des points de questionnement émanant des autres qui vous permettent de clarifier là où vous butez en vous renvoyant parfois à des questions antécédentes.

Par exemple lorsqu'on parle de jouissance supplémentaire et de position féminine, il me semble que très vite on peut dérapier dans le sens d'élucubrations donnant consistance alors à un être femme avec essence qui recrée et n'entame alors plus la barre sur La Femme.

On ne peut gommer la nécessaire élaboration infantile et fantasmatique que l'on a eu à produire comme analysant de sa névrose infantile, dans la rencontre avec la différence sexuelle et la castration maternelle. L'au-delà de l'Œdipe ne peut être déduit logiquement qu'à partir de la lente construction que chacun dans son analyse a pu faire de l'usage qu'il a eu du père comme « fixation » humanisante. A partir de là seulement l'analyste sait se faire la dupe du père, dans le sens d'en savoir l'usage, de s'en être fait l'usager dans son analyse jusqu'à l'usure dans sa propre analyse, en en déduisant ce qu'a représenté pour lui ce «x» de fixation.

Il me reste à poursuivre ce travail sur les semblants de l'analyste lorsqu'« on la dit femme »... ■